

# L'invention chrétienne du corps – 3 –

A. Gesché

## II De nous à Dieu, le corps, chemin vers Dieu

Pour bien comprendre ceci, avant de parcourir à nouveau la démarche que nous offre la christologie johannique (11), il faut d'abord prendre conscience de l'importance en soi, avant même toute incarnation du Verbe, qu'a déjà le corps dans la tradition biblique. Comme on le sait aujourd'hui, c'est le corps qui ressemble à Dieu dans le récit de la Genèse, et non d'abord l'âme, comme il sera dit si souvent par la suite. Le thème fameux de l'image (Gn 1,27) ne se réduit pas à l'âme, et c'est même du corps seul qu'il est dit qu'il reçoit le souffle de Dieu (Gn 2,7) (12). Il suffit de lire le Cantique des cantiques pour percevoir l'hymne que provoque l'évocation, on allait presque dire le toucher, des corps de la fiancée et du fiancé. Plus tard, on décrira même la venue de la Jérusalem céleste, celle où Dieu et l'homme ne font qu'un, celle qui brille de la gloire de Dieu (Ap 21,11), on la décrira « descendant du ciel, d'auprès de Dieu, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux » (Ap 21,2 ; cfr aussi Ap 19,7-8, sur les noces de l'Agneau). On sait d'ailleurs que dans l'Ancien Testament, Dieu est parfois appelé l'époux ou le fiancé d'Israël (cfr Is 54,1-8 ; Os 2,16-18 ; 21-22). Les noces, dans le Nouveau Testament, seront la métaphore qui exprime la réalisation enfin parfaite de l'alliance (cfr Mt 22,2 ; 25,1-13). Autre indice de cette importance du corps : quand Jésus sera interrogé par le Baptiste sur sa légitimité, il en donnera les preuves dans la guérison des corps (cfr Mt 11,2-5). On sait l'importance, presque démesurée à nos yeux, donnée à la guérison des corps dans la vie du Christ, je dirais à l'affection, à la tendresse qu'il manifeste envers le corps (*misericordia motus*). C'est dans cette ligne que Justin soulignera l'aspect novateur du message évangélique : « Si le Sauveur n'annonçait la vie éternelle que pour l'âme, que nous apporterait-il de neuf par rapport à Pythagore, Platon et autres ? » (*De la Résurrection*, 10, Holl 109). Quand, en 1331, le pape Jean XXII commentera le passage de l'Apocalypse sur les âmes des martyrs placés sous l'autel (Ap 6,9), il dira que la tunique blanche qu'on leur donne pour les faire patienter, symbolise certes la béatitude de l'âme, mais à laquelle doit encore s'ajouter, pour qu'elle soit parfaite, la béatitude du corps (13). Loin d'une anthropologie mettant l'accent sur l'âme, Tertullien va jusqu'à inverser le rapport : « C'est dans la chair, avec la chair, par la chair, que l'âme médite tout ce que médite son cœur » (*Sur la Résurrection de la chair*, XV, 3) (14). La Renaissance chrétienne, à l'inverse de tant d'autres époques si hostiles et méfiantes, troublées en face du corps, est faite de « tranquillité à l'égard de la chair, de la chair heureuse et belle » (J.-Cl. Guillebaud). La gnose, et son mépris hypocrite du corps, fut la grande adversité interne du christianisme. Aussi bien, les gnostiques en arrivèrent-ils à mépriser le Dieu de Jésus-Christ, humiliés qu'ils étaient par un Dieu qui s'était humilié à ce point. « Ils croient, dira Irénée, leur indomptable adversaire, avoir découvert, au-dessus de Dieu, un 'autre Dieu', une autre 'Plénitude'. Ils ont [ainsi] déshonoré et méprisé Dieu, l'estimant 'très inférieur' parce que, dans son amour et dans sa bonté sans mesure, il est venu à la connaissance des hommes » (*Adversus haereses*, III, 24, 2). À cet égard, il est remarquable que, pour Jean, le christianisme n'a en somme pas divinisé Jésus, mais que, bien plutôt, c'est

le Verbe de Dieu qui s'est « hominisé ». Le mouvement, encore une fois, est inversé : Dès ce moment, on est loin des aberrations qu'entraînerait une divinisation de Jésus, où l'homme ne ferait, encore une fois, comme dans la « religion », que se retrouver dans un Dieu construit à son image et proprement fantasmagorique. Mais qu'en est-il donc, plus précisément, du corps comme chemin vers Dieu ? Ce mouvement, interdit dans un premier temps parce qu'il relèverait de la prétention « religieuse » (Karl Barth) et fantasmagorique à atteindre Dieu par nous-mêmes (15), ce mouvement devient maintenant, après l'Incarnation du Verbe, un chemin permis et même, sous certains aspects, « obligatoire », obligé en tout cas, pour aller à Dieu. Permis, parce que le corps que nous allons offrir à Dieu pour le rencontrer sera, dans le même temps qu'il est le nôtre, celui du Verbe de Dieu (a). Obligatoire ou obligé, parce qu'il ne pourra plus être dit qu'on peut prétendre connaître Dieu si l'on méprise le corps de son prochain, lui aussi corps du Christ (c). Et puis, corps de Dieu (b), corps eucharistique (d) et corps eschatologique (e).

## NOTES

(11) Ce n'est pas que, dans la christologie contemporaine, on ne trouve à redire à cette lecture johannique. Je ne suis pas sûr que cette « christologie par en-haut », comme on la désigne, soit vraiment inadéquate. Cette christologie a le mérite d'écarter tout processus de divinisation de Jésus, puisqu'il s'agit d'un mouvement où c'est au contraire le Verbe qui s'humanise, si l'on peut dire. Il ne s'agit pas d'un processus où l'on aurait héroïcisé, voire divinisé le Christ. Au reste, on ne dira jamais assez qu'il y a place pour plusieurs schémas christologiques car ils ont tous, à condition précisément de ne pas être exclusifs, quelque chose à nous dire. En toute occurrence, ce qui nous intéresse ici, c'est la portée anthropologique du Prologue, son « invention du corps ».

(12) Le souffle (*ruah*), dans l'anthropologie de la Genèse, n'est pas identique à l'âme (*nefes*). L'âme permet seulement au corps d'être vivant, animé ; le souffle, qui vient du souffle même de Dieu, permet au corps de devenir un corps d'homme, celui-ci, à la différence des animaux, étant ainsi à la ressemblance de Dieu.

(13) Voir J.-M. Counet, « Béatitudes et visions de Dieu », dans A. Gesché et P. Scolas (dir.), *Sauver le bonheur*, Paris, Cerf, 2003, p. 68. On sait quelle difficulté représentait pour les scolastiques, même si c'est à nos yeux un faux problème, la conception de l'« âme séparée », séparée du corps.

(14) On convient aujourd'hui que le culte des reliques ne relève pas tant de la superstition que de cette vénération du corps dans la religion de l'Incarnation.

(15) « Voilà bien la doctrine et les commandements des hommes ! Ils ont beau faire figure de sagesse : religion personnelle, dévotion, ascèse, ils sont dénués de toute valeur » (Col 2,22-23). Il est remarquable que cette condamnation de la religion soit portée à rencontre de gens qui n'ont que mépris pour le corps (« Ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas », verset 21). Il est remarquable que Paul dise que nous sommes « morts à la Loi par le corps du Christ » (Rm 7,4).